FRANCOFONÍA
16 (2007)
9-27

Étude croisée de trois romans noirs francophones africains

FANNY BRASLERET

Doctorante en Littérature Comparée

COLLÈGE INTERNATIONAL
1, AVENUE DU DOCTEUR PASCAL — 06400 CANNES (FRANCE)

UNIVERSITÉ DE LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES DE NICE SOPHIA-ANTIPOLIS
98, BOULEVARD EDOUARD HERRIOT — 06200 NICE (FRANCE)

<fanny.brasleret@libertysurf.fr>
TÉL. (+33) 0616591479

RÉSUMÉ D'abord essentiellement anglo-américain, puis européen, le roman noir étend aujourd'hui son emprise sur les cinq continents, expansion dont atteste l'éclosion récente du genre en Afrique. En 1996, parut à la "Série Noire", collection phare du "hard-boiled" en France, *Agence Black Bafoussa* du congolais Achille F. Ngoye. S'ensuivirent l'année suivante dans la même collection *Sorcellerie à bout portant* du même auteur et *La Vie en spirale* du sénégalais Abasse Ndione. À travers l'étude croisée de ces trois écrits représentatifs de ce qu'on peut considérer comme les premières heures du roman noir africain francophone, nous tenterons de mettre en exergue les spécificités de ce genre qui, au-delà de l'attrait policier, se donne à lire comme une représentation socio-ethnologique de l'Afrique, de l'immigration africaine en France, mais aussi et surtout comme un pamphlet socio-politique.
MOTS-CLÉS Roman noir. Afrique. Francophone.

"Estudio cruzadode tres novelas policíacas francófonas africanas"
RESUMEN Inicialmente esencialmente anglo-americana, y después europea, la novela policíaca se extiende hoy en los cinco continentes, expansión manifiesta en la aparición reciente de este género en África. En 1996, se publico en la "Série Noire", colección por excelencia del "hard-boiled" en Francia, *Agence Black Bafoussa* del congoleño Achille F. Ngoye. El año siguiente, en la misma colección, *Sorcellerie à bout portant* del mismo autor y *La Vie en spirale* del senegalés Abasse Ndione. A través del estudio cruzado de estas tres obras representativas de lo que se puede considerar como los inicios de la novela policíaca negra africana, intentaremos exponer las características de este género que, más allá del atractivo policiaco, se puede leer como una representación socio-etnológica de África, de la inmigración africana en Francia, y sobre todo como un panfleto socio-político.
PALABRAS CLAVE Novela policíaca. África. Francofonía.

"A Comparative Study of Three Francophone African Crime Novels"
ABSTRACT Originally an Anglo-American, then European, phenomenon, the crime novel has spread worldwide, as recent productions in Africa confirm. In 1996, Congolese author Achille F. Ngoye published *Agence Black Baffoussa* in "Série Noire", the most important collection of the "Hard-boiled" genre in France. The following year, in the same collection, Ngoye's *Sorcellerie à bout portant* and Senegalese author Abasse Ndione's *La vie en spirale* were published. Based on these three texts which must be considered as the first steps of the African francophone crime novel, our study will both highlight the specificities of the genre and demonstrate that these productions should be read as a socio-ethnological representation of Africa, of African immigration in France, and last but not least, as a socio-political pamphlet.
KEYWORDS Crime novel. Africa. Francophone.

Étude croisée de trois romans noirs francophones africains

FANNY BRASLERET

D'abord essentiellement anglo-américain, puis européen, le roman noir étend aujourd'hui son "emprise" et son "empire" sur les cinq continents, expansion dont atteste l'éclosion récente du genre en Afrique (Dubois, 1996 : 51). Malgré la présence d'énigmes et d'investigations au cœur de grandes œuvres africaines –comme par exemple dans *Les Méduses* (1982) ou dans *Ces Fruits si doux de l'arbre à pain* (1987) de Gérard-Félix Tchicaya– le récit policier a longtemps été connoté négativement en Afrique. Considérée comme une sous-littérature dans les pays francophones comme dans l'Hexagone, cette catégorie romanesque était de surcroît taxée de divertissement bourgeois par l'intelligentsia africaine. Ainsi a-t-il fallu attendre la conjonction de deux facteurs, à savoir la reconnaissance de la littérature francophone africaine dite 'sérieuse' et l'émergence sinon de certaines formes de démocratie dans les anciennes colonies, du moins celle d'une contestation des pouvoirs en place, pour que naisse le roman noir africain francophone.

En 1996, parut dans la "Série Noire", collection phare du genre en France, *Agence Black Bafoussa* d'Achille F. Ngoye, journaliste originaire du Congo qui réside à Paris depuis une quinzaine d'années. S'ensuivirent l'année suivante dans la même collection *Sorcellerie à bout portant* du même auteur et *La Vie en spirale* d'Abasse Ndione. Né au Sénégal, Abasse Ndione vit près de Dakar où il exerce en tant qu'infirmier. À travers l'étude croisée de ces trois écrits représentatifs de ce qu'on peut considérer comme les premières heures du roman noir africain francophone, nous tenterons de mettre en exergue les spécificités de ce genre qui, au-delà de l'attrait policier, se donne à lire comme une représentation socio-ethnologique de l'Afrique, de l'immigration africaine en France, mais aussi et surtout comme un pamphlet socio-politique.

1 LES SPÉCIFICITÉS DU ROMAN NOIR AFRICAIN FRANCOPHONE

Du point de vue générique, ces fictions romanesques s'inscrivent dans la tradition du 'hard-boiled' véhiculée par la "Série Noire". Cette filiation est de prime abord lisible et visible dans la reproduction de structures narratives classiques. Les deux récits d'Achille F. Ngoye s'ouvrent sur un homicide, respectivement celui de Danga, un ressortissant kalinais expatrié en France, également membre actif du POK (Parti d'Opposition Kalinais) dans Agence Black Bafoussa et celui de Tsham Sakayonsa, major de l'armée zaïroise dans Sorcellerie à bout portant. L'assassinat initial enclenche l'investigation, policière dans le premier, privée dans le second. La structuration du récit autour des trois dominantes crime, enquête et résolution du mystère, correspond au schéma policier basique tel que l'a notamment défini Jean-Paul Colin lors du colloque "Linguistique et littérature" qui s'est tenu à Cluny en 1968 (Évrard, 1996: 17).

La Vie en spirale d'Abasse Ndione est un diptyque. L'ascension et la chute d'Amuyaakar Ndooy, un jeune broussard devenu trafiquant de Yamba (un chanvre indien) sont contées au lecteur dans le premier volet. Le second est consacré à l'enquête menée par Amuyaakar à sa sortie de prison afin de retrouver les responsables et de son incarcération et de la mort de ses compagnons. Son œuvre de vengeance accomplie, le héros recouvre son bien. Dans *La Vie en spirale*, l'auteur recourt successivement à deux des six situations récurrentes de la "Série Noire" dégagées par Juliette Raabe à partir d'une étude diachronique des 1300 premiers volumes de la collection. Il s'agit, en l'occurrence, du "coup fumant" et de "l'arnaque" :

> 2. Le coup fumant : Quelqu'un réussit enfin le crime ou le hold-up du siècle et la police doit déclarer forfait. Mais comme il faut quand même que le criminel soit puni (même dans la Série Noire), c'est le destin qui s'en charge sous l'apparence habituelle d'un accident de voiture ou de la perfidie féminine.
> 3. L'arnaque : Genre du coup fumant, mais qui bénéficie de l'indulgence du destin. (Raabe, 1970 : 292-293)

Comme le précise l'exégète, la variation sur ces combinaisons est inscrite dans le jeu policier. D'ailleurs celle proposée par Abasse Ndione

n'a rien d'original (cf. les romans d'Albert Simonin et d'Auguste Le Breton).

En sus du recours à des structures narratives usuelles du roman noir en général et de la "Série Noire" en particulier, les écrivains mettent en scène des figures archétypales du genre. Cependant ces protagonistes se détachent des schèmes anglo-américains, ne serait-ce que par leur origine. Dans *Agence Black Bafoussa*, l'équipe policière se caractérise par la mixité. Chapeauté par l'inspecteur divisionnaire Laurent Cardoso, né en Angola, le corps institutionnel comprend deux métropolitains, Jacques Mayotte, adjoint de Cardoso, et Max Lannoy, un inspecteur stagiaire, mais aussi, deux brigadiers, l'un antillais, Bissainthe, l'autre 'beur', Babylone. Chacun possède une fonction spécifique au sein de cette équipe et remplit une mission précise dans le cadre de la présente investigation. En plus de son rôle de donneur d'ordre, l'inspecteur divisionnaire informe ses subordonnés sur les spécificités de l'organisation sociale et sociétale africaine. Bissainthe et Babylone, qui "disposent du physique de l'emploi", sont "inégalables dans les opérations d'infiltration, ils adhérent au milieu concerné, s'y incrustent au risque de s'enraciner" (Ngoye, 1996 : 85). L'efficacité de ce groupe d'enquêteurs est fondée sur l'alliance de ses différentes.

Dans *Sorcellerie à bout portant*, le détective SOGA-13, mandaté par Kizito, le frère de feu Tsham, enquête sur cette mort mystérieuse. SOGA-13 n'est pas un indépendant comme la plupart des "private eyes" du genre, mais travaille pour le compte de Peter Thombs, un britannique qui dirige une agence de détection à Kinshasa. Tandis que le détective type est soit un ancien policier, soit un privé dûment diplômé, "la SOGA bosse avec des officiers et des sous-off réformés. Bien entraînés, motivés dans leur job, ils ont conscience de servir le droit plutôt que de favoriser une politique maffieuse" (Ngoye, 1997 : 59). Ancien militaire, SOGA-13 est zaïrois.

Quant au héros sénégalais de *La Vie en spirale*, Amuyaakar, il s'inscrit dans la dualité, dans une appartenance à la sphère du coupable –en tant que trafiquant de chanvre– puis à celle de l'investigateur après son incarcération. Qu'ils soient coupables, victimes, témoins ou enquêteurs (policier/privé/amateur), les protagonistes de ces romans sont majoritairement noirs, de surcroît, africains. Or un tel système de personnages reste rare dans l'histoire du genre.

Achille F. Ngoye et Abasse Ndione reprennent également un motif de la “Série Noire”, celui de la vengeance (Raabe, 1989 : 91-106). C’est effectivement ce mobile qui incite Kizito, le frère du défunt Tsham, à mandater l’agence de détection, comme Amuyaakar à mener sa propre investigation. Les auteurs réitèrent aussi certaines thématiques génériques comme l’omniprésence de la violence, voire son hypertrophie. Rappelons que Marcel Duhamel, créateur de la collection, avait intégré “la violence –sous toutes ses formes et particulièrement les plus honnies– du tabassage au massacre” dans son programme éditorial dès 1948 (Lhomeau, 1995 : 79). Dans les écrits qui nous occupent, le délit initial en engendre d’autres et la mort hante la narration. Ainsi dans *Agence Black Bafoussa*, les policiers mettent à jour des trafics en tout genre (allant du marché noir au trafic de voitures volées, de faux papiers, de drogues, d’armes, d’animaux et de femmes) ; leur investigation est jalonnée par la découverte de cadavres (sept au total, dont six victimes d’homicides). Démultiplication des infractions à la loi et présence obsédante de la mort caractérisent également Sorcellerie à bout portant et *La Vie en spirale*. On recense respectivement cinq et six assassinats dans ces récits.

Notons néanmoins qu’Achille F. Ngoye adjoint à une représentation somme toute classique des crimes et délits celle, plus inédite, de sacrifices humains lors de rites de sorcellerie dans son second roman au titre significatif, *Sorcellerie à bout portant*. Ces pratiques assassines sont décrites et dénoncées par la voix de la veuve de Tsham :

> Dans les centres urbains, on immole en général la bête de ses moyens : une poule, un coq. Mais au fur et à mesure qu’on monte dans l’échelle sociale et qu’on est bourré aux as, l’obole passe d’une chèvre ou d’un bouc au mouton, d’un mouton à une vache, de la vache à un être humain, ce dernier étant généralement considéré sans protections surnaturelles… Des mômes disparaissent dans la ville sans laisser de traces, des bébés sont échangés contre des morts-nés dans les maternités. Si la destination des premiers reste mystérieuse, une chose est certaine concernant les seconds : les nouveau-nés ne vont pas combler des couples en mal d’enfants. Plus éloquent, des morts-nés sont achetés à la morgue par des comités de recherches de grandes équipes. Ces comités, omniprésents dans nos stades où ils jouent un rôle majeur, excellent dans le repérage de sorciers de la sous-région. Ceux-ci sont

> répertoriés, classés selon leur autorité, lesdits comités, qui disposent de moyens financiers insolents, les consultent pour décider de l'issue de grands matches… Que font-ils des dépouilles ? Ils les enterrent sur le terrain de foot ou aux alentours. La nuit. Après une cérémonie d'immolation au cours de laquelle ils procèdent à l'ablation du cœur ou du foie. Qui passent à la poêle. Le sang purifie l'investigateur du sacrifice et favorise ses desseins, le cadavre anéantit l'obstacle ayant occasionné l'immolation… (Ngoye, 1997 : 107-109)

"Notre monde est magie et mystère" déclare SOGA-13 (id. : 125). Achille F. Ngoye et Abasse Ndione rendent compte dans leurs écrits de la prégnance du surnaturel au sein des sociétés africaines. Croyances dans les présages, recours à l'art divinatoire des "cauris" qui "dévoilent ce qui est caché, révèlent le passé et prédisent ce qui doit arriver" (Ndione, 1997 : 269), aux pouvoirs protecteurs des "marabouts, autrement dit féticheurs ou guérisseurs" (Ngoye, 1996 : 221) et à ceux malfaisants des sorciers (Ngoye, 1997 : 116-118) y sont représentés.

Cette forte présence de l'irrationnel dans un genre qui chante les victoires de la raison bouscule l'édifice policier. Rappelons que le romancier et théoricien S.S. Van Dine stipulait dans ses "Vingt règles pour le crime d'auteur" (1928), véritables tables de la loi du récit de détection, que "la manière dont est commis le crime et les moyens qui doivent amener à la découverte du coupable doivent être rationnels et scientifiques" (Tulard, 2005 : 725-726). Or dans *Sorcellerie à bout portant*, la prise en compte du surnaturel se révèle nécessaire à l'avancée de l'enquête. En effet, la découverte des liens qui unissaient le défunt à des féticheurs constitue l'indice majeur obtenu par SOGA-13, indice qui lui permet de remonter la piste de l'assassin. "L'occultisme joue un rôle capital" (Ndione, 1997 : 187) non seulement dans le déroulement de l'investigation, mais également dans la résolution de l'énigme. Dans *La Vie en spirale*, l'accident et l'arrestation d'Amuyaakar peuvent s'expliquer soit par un complot mené à son encontre, soit comme une conséquence de la perte de son gri-gri protecteur, perte aggravée par l'oubli des recommandations du féticheur. De même dans *Agence Black Bafoussa*, le décès de Jim Bafoussa, directeur de la société de spectacles "Agence Black Bafoussa", peut être considéré comme un homicide programmé ou comme le résultat d'une malédiction consécutive à la mort de son protégé. À la forte clôture du récit policier qui se referme

sur une solution unique et irrévocable, Achille F. Ngoye et Abasse Ndione préfèrent un dénouement double, rationnel ou irrationnel, ouvert puisque le choix est laissé au lecteur, "dialogique" disait Bakhtine puisque l'ensemble de l'histoire peut être relu à la lumière de l'une ou de l'autre des alternatives proposées. Si ce n'est pas la première fois qu'un tel procédé est utilisé dans un roman policier –pensons à *The Burning Court* (1937) de John Dickson Carr– son emploi doit être salué et parce qu'il relève de la gageure littéraire et parce qu'il sollicite la participation du lecteur.

Néanmoins ce témoignage de la survivance de ce que l'écrivain africain Sembene Ousmane nomme "la grande tare de notre époque", c'est-à-dire la superstition, engendre sa dénonciation (Chevrier, 1989: 129). Ainsi Amuyaakar démasque-t-il un imposteur qui, sous prétexte d'intervenir en leur faveur auprès des dieux, dépossède des crédules de leurs maigres économies (Ndione, 1997 : chap.20) Dès lors, dimension policière, socio-ethnologique et critique s'entremêlent étroitement dans les trois romans qui nous occupent, comme en atteste le traitement du lieu et du milieu.

2 LA REPRÉSENTATION SOCIO-ETHNOLOGIQUE DE L'AFRIQUE ET DE L'IMMIGRATION AFRICAINE EN FRANCE

Deux continents (l'Europe et l'Afrique), trois pays (la France dans *Agence Black Bafoussa*, le Zaïre dans *Sorcellerie à bout portant* et le Sénégal dans *La Vie en spirale*) et trois cadres : la ville, la banlieue et le village, y sont représentés. Le récit policier a été attaché dès son origine à l'espace urbain, au visage noir de la ville, à ses bas-fonds où règnent délinquance et criminalité. Rappelons qu'étymologiquement, l'adjectif policier renvoie à 'polis', qui signifie cité. Sous la plume d'Achille F. Ngoye, Kinshasa, "Kin-la-belle" devient "Kin-la-poubelle":

> Des montagnes d'ordures jalonnaient la route. La mégalopole zaïroise, ses atours de Kin-la-belle encrassés au fil des années, s'était travestie en Kin-la-poubelle. Toujours folkloriques, les transports laissaient en rade une piétaille encore plus nombreuse et plus démunie. Sinistrose ambiante, à couper à la lame Gillette. (Ngoye, 1997 : 22)

Cette déliquescence de la capitale du Zaïre symbolise celle d'un État qui a abandonné la cité et ses citoyens à leur sort. Avec le développement de l'espace sub-urbain, le récit noir s'est décentré vers des lieux où une population pauvre souvent issue de l'immigration est concentrée, comme l'illustre cette description de l'immeuble où réside Danga dans *Agence Black Bafoussa* :

> Son immeuble s'étirait de part et d'autre d'un cercle dessiné par six tours. On l'appelait Paquebot à cause de sa longueur démesurée. Les tours se dressaient sur dix niveaux, affreusement parées d'une tenue de camouflage. Les ensembles formaient la cité des Peupliers. Située à l'écart de Pont la montagne, petite ville du sud-ouest de Paris, elle dissimulait un îlot enserré par une peupleraie et une zone pavillonnaire qui la déconnectait du centre. Une soixantaine d'ethnies cohabitait sur ce cratère volcanique. Des jeunes floués par l'avenir noyaient leur détresse dans la casse. Des centaines d'immeubles s'étendaient à l'horizon. (Ngoye, 1996 : 13-14)

Par contre, Abasse Ndione situe l'essentiel de l'intrigue de *La Vie en spirale* hors du champ urbain et sub-urbain, dans un village perdu dans la brousse sénégalaise, Sambey Karang. Quoique G.K. Chesterton, créateur du père Brown, ait dit du genre qu'il était "l'Iliade *de la grande ville*", le village y a toujours été présent, notamment dans ce que les critiques ont appelé "le roman policier régionaliste" (Chesterton, 1983 : 38). D'un point de vue générique, les cadres dans lesquels s'inscrivent les récits pourraient être considérés comme traditionnels si on occultait le fait que deux d'entre eux se situent en Afrique, continent totalement oublié des auteurs de fictions policières. Et les microcosmes décrits, trois sociétés africaines, l'une villageoise, l'autre citadine, la dernière expatriée, sont inédits dans l'histoire du genre.

Dans *Littérature nègre*, Jacques Chevrier écrit :

> Dans l'Afrique traditionnelle toute l'organisation sociale s'articule autour de la cellule familiale : la famille c'est-à-dire l'ensemble de toutes les personnes vivantes ou défuntes qui se reconnaissent un ancêtre commun est un microcosme, la cellule première que reproduisent par dilatation tous les cercles concentriques qui forment les diverses étapes de la société : village, tribu, royaume, empire... (Chevrier, 1989: 177)

Cette organisation sociale et sociétale, qu'on retrouve dans les trois écrits, est la plus nettement visible dans *La Vie en spirale*. La structure villageoise africaine est essentiellement régie par une éthique communautaire. Scindé en castes et fraternités d'âges, Sambey Karang, fut dirigé, avant l'arrivée de l'Islam, par le "Conseil des Anciens", gestionnaire des affaires courantes et garant de la morale des villageois (Ndione, 1997 : 23). Par exemple, le "Conseil des Anciens" est intervenu il y a "cinq ou six générations" pour interdire la vente et la consommation d'alcool suite à une beuverie collective qui avait dégénéré en orgie (ibid.). Depuis ce moment-là :

> Tous ceux qui avaient tenté d'ouvrir un débit à Sambey Karang devenaient fous et mouraient une semaine après. S'adonner à l'alcool était la mère des péchés à Sambey Karang. Les enfants lapidaient encore les soûlards dans les rues et les femmes leur vidaient des seaux d'eau sur la tête pour 'les obliger à salir leur pantalon'. Un ivrogne ne méritait pas de funérailles à sa mort, à Sambey Karang. Indubitablement, il irait en enfer ; le cadavre n'était pas inhumé dans le cimetière. On le tirait par les pieds jusqu'à un terrain vague où on l'enfouissait vulgairement. On se donnait cette peine uniquement pour ne pas être indisposé par la putréfaction du cadavre. (id. : 24-25)

Ce qui frappe à la lecture de cet extrait, c'est le respect des règles dictées par les Anciens –respect mâtiné de crainte puisque "les fétiches" avaient sollicités les dieux "pour ne plus entendre parler de boisson alcoolisée et pour que le malheur frappe quiconque à l'avenir l'y introduirait"– mais aussi l'esprit communautaire qui en émane (id.: 24). Le corps social semble penser, agir et réagir comme un seul homme, unité suggérée par l'emploi du pronom (im)personnel "on".

En ce qui concerne la population africaine citadine, Jacques Chevrier stipule que "contrairement à la théorie généralement admise du déracinement et du détribalisme, on observe que la structure même de cette nouvelle société urbaine n'est pas entièrement dénuée des traits de l'organisation existentielle de la société traditionnelle" (Chevrier, 1989 : 143). En effet, ce sont toujours les Anciens, cette fois issus d'une même famille, qui prennent les décisions relatives au clan. Ainsi dans Sorcellerie à bout portant, la période de deuil terminée, le conseil a-t-il "statué sur le sort" de Maisha, la veuve de Tsham : elle doit épouser

Kizito, frère du défunt (Ngoye, 1997 : 226). Ni l'un ni l'autre n'ont été préalablement consultés à ce sujet. Ils n'ont pourtant qu'un devoir, celui d'accepter.

Dans ses *Études sur les migrations des Zambara au Ghana*, Jean Rouch précisait que "les milieux transplantés, loin d'être détribalisés, sont au contraire super-tribalisés. La ville, la vie mécanique, n'affaiblissent pas leur cohésion tribale mais la renforcent " (Chevrier, 1989 : 143). "Les individus issus du même clan et se retrouvant dans la même ville ont en effet tendance à se regrouper et à restaurer une certaine solidarité", confirme Jacques Chevrier (ibid.). Dans *Agence Black Bafoussa*, Achille F. Ngoye atteste la survivance du système communautaire et clanique chez les expatriés. Une importante population kalinaise s'est regroupée dans un foyer de banlieue parisienne, sis aux abords d'une "place, noire de monde, qui évoque un jour de marché dans un village subsaharien" (Ngoye, 1996 : 160). En civil, le brigadier Babylone, après un passage dans la cantine de l'immeuble qui offre à une "cinquantaine de boyaux vides" des "gueuletons à prix dérisoires, consommation sur place, chaleur et sourire épicés", visite les lieux (id. : 161) :

> Le foyer est un self-service. Livraisons à domicile gratuites et dépannages non assortis d'intérêts. Cordonniers, maîtres-tailleurs et docteurs ès-coiffure burinaient dans une aile du rez-de-chaussée ; K7 et CD du monde noir, biscuits et cacahuètes, tabac, boissons et noix de cola, toute la camelote négociable se liquidait dans le couloir du premier, les tissus et pagnes dans celui du deuxième, une boucherie sans esses ni chambre froide au troisième. Marché vert typique. Les locataires disposaient de chambrettes à deux aux étages, mais descendaient à la cave pour les chiottes et douches communes. Grâce à Papa Couly. (id. : 163)

"Le plus ancien résident en titre", Papa Coulibaly, règne en seigneur sur le foyer ; il pourvoie aux besoins de chacun et récolte en échange les fruits des différents trafics au rang desquels la prostitution de jeunes kalinaises reste le plus lucratif (ibid.).

La question du statut de la femme africaine est posée dans les écrits d'Achille F. Ngoye et d'Abasse Ndione. La femme africaine n'est nullement maître de son existence, comme l'illustre l'exemple de

Maisha à qui les Anciens ont imposé son mariage avec Kizito. Au cœur des sociétés africaines, la fonction première de la femme est de procréer, d'assurer la perpétuation de la tribu. Une veuve sans enfant comme Maisha peut être rejetée du clan. Elle peut devenir un élément perturbateur des rapports entre les familles, de la cohésion sociale, d'où la nécessité de la remarier à un proche du défunt :

> Qu'elle ait enfanté et contribué de la sorte à la pérennité du clan, la tribu l'aurait gardée ne fût-ce que pour élever ses babouins. Cela n'étant pas le cas, elle risquait d'être renvoyée dans sa famille, flanquée de masques chargés d'obtenir restitution immédiate de la dot, chose qui provoquerait une levée de boucliers, vu que les siens objecteraient son long marrida pour renâcler. (Ngoye, 1997 : 226)

L'acte de procréation est pensé uniquement du point de vue masculin. Le corps de la femme africaine est sacrifié à l'autel des plaisirs de l'homme. Par la voix de Désirée, seconde femme d'Amuyaakar, Abasse Ndione évoque la pratique, encore courante en Afrique, de l'excision :

> - Ma mère est sévère. Enfant, j'ai vécu avec elle dans son village pendant que papa était en Algérie. À la période des excisions, j'ai été mutilée comme toutes les fillettes de mon âge. Lorsque je me suis mariée, j'ai remarqué avec horreur que je ne parvenais pas à atteindre l'orgasme. Je me croyais frigide. (Ndione, 1997 : 171)

Ces paroles se suffisent-elles à elles-mêmes ? En tout cas, elles ne sont suivies d'aucun commentaire, d'aucune dénonciation.

En sus d'exposer la prégnance du mariage forcé et du recours à l'excision, les écrivains traitent la problématique de la polygamie. Avec ses "trois ravissantes épouses" qu'il "respecte et aime et qui le paie de retour" et sa nombreuse descendance (id. : 361), tout ce petit monde vivant "en parfaite harmonie", Amuyaakar est un homme comblé (id.: 359). En revanche, la première femme de Kizito, qui vit en France depuis de nombreuses années, refuse catégoriquement que son époux convole en secondes noces avec sa belle-sœur. À l'annonce de la décision de la tribu, elle "dénonce l'archaïsme des siens, voue son clan à l'extinction" (Ngoye, 1997 : 239). En fait, ces récits sont porteurs de deux conceptions

différentes et divergences du rôle social et sociétal de la femme africaine. Tandis qu'Abasse Ndione se fait le porte-parole d'une Afrique des traditions centrée sur l'homme et le clan, Achille F. Ngoye met en lumière l'évolution de ces sociétés grâce –ou à cause– de l'influence européenne. C'est d'ailleurs dans cette double perspective, rapports aux anciens colonisateurs et Afrique actuelle que s'inscrit l'essentiel de la dimension critique de ces écrits.

3 UN PAMPHLET SOCIO-POLITIQUE

La littérature africaine et le roman noir ont en commun leur engagement socio-politique. Rappelons que Léopold Senghor déclarait lors du premier Congrès des écrivains et artistes noirs qui s'est tenu à la Sorbonne en 1956 que "la littérature africaine est une littérature engagée" (Chevrier, 1989 : 132). Il s'agissait alors de revendiquer la négritude, une identité en rupture avec celle imposée par le colonisateur. Même si l'époque coloniale est révolue, cette ère a laissé des stigmates, comme en témoignent les œuvres d'Achille F. Ngoye et Abasse Ndione.

Le premier héritage de la colonisation reste la langue. Achille F. Ngoye milite, comme le fit Léopold Senghor avant lui, en faveur du français comme langue officielle, "une langue somme toute fédératrice" par rapport aux multiples dialectes existants dans chaque pays africain (Ngoye, 1996 : 261). Pourtant le recours à une langue d'emprunt afin d'exprimer une identité autre que celle de cette langue n'est pas sans soulever des difficultés de transcription, voire de transformation. À ce sujet, l'écrivain sénégalais Léon Laleau parle d'un sentiment de 'Trahison':

> Ce cœur obsédant, qui ne correspond
> Pas à mon langage ou à mes coutumes,
> Et sur lequel mordent, comme un crampon,
> Des sentiments d'emprunt et des coutumes
> D'Europe, sentez-vous cette souffrance
> Et ce désespoir à nul autre égal
> D'apprivoiser, avec des mots de France,
> Ce cœur qui m'est venu du Sénégal ? (Chevrier, 1989 : 208)

La création d'une littérature en langue vernaculaire constituerait-elle un remède à cette 'trahison' ? Une telle littérature n'engendrerait-elle pas une restriction à la communicabilité des œuvres? À l'instar d'Ahmadou Kourouma qui, dans *Les Soleils des indépendances* (1970), a affirmé la double culture de l'écrivain africain en employant et le français et le malinké, Achille F. Ngoye opte pour une co-présence du français, d'africanismes et du lingala dans *Sorcellerie à bout portant*. Comme l'avait fait avant lui Albert Simonin dans *Touchez pas au grisbi !* (1953) pour l'argot, l'auteur sénégalais a annexé au récit un glossaire des termes inconnus du lecteur français.

Cette relation complexe, douloureuse avec la langue des anciens colonisateurs symbolise en quelque sorte celle tissée entre les deux peuples. Aux dires d'Abasse Ndione, les anciens colonisateurs se "comporte[raient]" au Sénégal "comme en territoire conquis" (Ndione, 1997 : 87). Un épisode de *La Vie en spirale* met en exergue la survivance de la ségrégation :

> L'Eden Club, un centre de vacances, construit sur les rives du lac Retba, venait d'être inauguré. L'entrée avait été interdite aux Noirs. Le scandale avait éclaté lorsque deux ministres, malgré leurs véhémentes protestations et leur "Ne savez-vous pas qui nous sommes ?" avaient été purement et simplement refoulés. Ministres ou pas, c'était des nègres ; par conséquent, défense d'entrer. (id. : 157-158)

Le racisme sévit également dans l'Hexagone, vice dont témoigne Achille F. Ngoye dans *Agence Black Bafoussa*. À propos des locataires d'origine africaine qui résident au "Paquebot", le concierge déclare à l'inspecteur Cardoso :

> - Je suis un partisan de l'ordre. Ces gens devraient retourner chez eux. Avec leurs amis qui machinent le plan d'une société melting-pot. C'est cadeau : qu'ils dégagent tous. À chacun sa basse-cour. (Ngoye, 1996 : 31-32)

La France incarne-t-elle toujours une terre d'accueil, d'asile, pour les anciens colonisés ? La question est soulevée par l'écrivain congolais à travers la difficile obtention de cartes de séjour –même quand la requête est motivée par des raisons politiques –et la reconduite aux

frontières des sans papiers :

> Tirer un zig du pucier et le fourrer dans un charter, bec et pattes scotchés, menottes aux poignets, le livrer ensuite à un État fantôme, ne mérite que le mépris. Que fait-on des biens que ces Zigs n'ont pu emporter ? Ces pratiques relèvent de l'arbitraire. Qu'elles s'appliquent ici [c'est-à-dire au Zaïre], même le dernier de la classe des babtoux s'en va dénoncer les graves atteintes aux droits de l'homme. (Ngoye, 1997 : 77)

Le constat est sans appel en ce qui concerne cette nation paradoxalement fondatrice des Droits de l'Homme.

Non contents de refouler une population qu'ils ont largement contribué à paupériser, les États anciennement colonisateurs exercent un "droit d'ingérence" dans les affaires politiques des pays africains (id.: 75). Dans *Sorcellerie à bout portant*, Achille F. Ngoye "conteste le soutien dont bénéficient" [...] "les troupes rebelles" du Zaïre de la part de "certains États" qui "fouinent à leur guise dans un pays bordélique" (ibid.). D'un point de vue politique et économique, le continent africain est maintenu sous le joug des puissances occidentales. Ainsi un membre de l'opposition kalinaise démontre-t-il au policier que "le libéralisme édicté au Tiers-Monde est inique parce qu'il se veut au service exclusif des intérêts occidentaux" (Ngoye, 1996: 51) :

> Que vaut ce libéralisme quand vos produits passent partout alors que les nôtres sont soumis aux quotas, quand vos golden boys, yuppies et autres maudits traders décident à force de spéculations boursières, loin de la sueur et du charbon, et du prix des matières premières et de l'état de richesse des pays tiers? (ibid.)

Doit-on pour autant conclure à la responsabilité entière et unique de l'Occident dans le marasme africain ? Danga, qui "prêchait la constitution d'un deuxième Tribunal de Nuremberg, dont la mission sera de juger les crimes contre l'humanité du Blanc", répond par l'affirmative (id.: 143-144). Néanmoins ce jugement radical, manichéen et simpliste n'est partagé par aucun autre protagoniste des trois écrits. Achille F. Ngoye et Abasse Ndione mettent au contraire l'accent sur la responsabilité des Africains dans leur propre malheur.

L'Afrique post-coloniale est celle des dictatures. Ainsi l'inspecteur Cardoso rappelle-t-il que le continent "détient depuis des

décennies" le triste "record" des "coups d'État, complots blocages, élections à 99% (pourcentage rabaissé à 49,9 afin de légitimer la dictature des mouvanciers" (id. : 117). Au "Zaïre", mais aussi dans "trois, quatre autres pays du continent", "les kakis bloquent" "le processus de démocratisation" "sous des prétextes fallacieux. En réalité, ils veulent perpétuer leur mainmise sur le pays, anesthésier les cerveaux, s'offrir –jusqu'au ridicule– les galons de leurs rêves de caporaux" (Ngoye, 1997: 153). C'est une Afrique en crise politiquement et économiquement parlant que les auteurs donnent à voir. À Kinshasa, "Kin-la-poubelle", survit une population "encore plus nombreuse et plus démunie" (id.: 22). La multiplication des "démerdements", c'est-à-dire de petits boulots souvent en marge de la légalité mais qui permettent "d'agrémenter le 'gong unique'; un miracle de tous les jours réalisable grâce à la débrouille, toujours tardive et désespérée, du chef de famille", atteste la difficulté de vivre pour les habitants de la capitale du Zaïre (id.: 158). Les inégalités sociales semblent s'être renforcées :

> Le fossé se creuse davantage entre une classe dirigeante et la masse. Alors que les premiers perpétuent la bourgeoisie vorace qui s'est enrichie selon le mode d'emploi du dictateur en place, les couches populaires s'engluent. Toujours exploitées, elles sont encore plus pauvres et plus désespérées. (Ngoye, 1996 : 51)

Certes la malnutrition reste le principal mal dont souffre l'Afrique, mais le déficit en moyens médicaux a également une conséquence directe sur le taux de mortalité : "Nos hôpitaux ont perdu depuis belle lurette leur fonction d'établissements de santé : même l'aspirine y manque", explique un Kalinais à l'inspecteur (id. : 49). Lors d'un de ses déplacements, Amuyaakar est le témoin impuissant des ravages d'une maladie bénigne en Europe, mortelle en Afrique, la rougeole :

> Depuis deux semaines, une épidémie de rougeole sévissait. Le bilan était lourd: une demi-douzaine de morts enregistrés malgré les soins de l'infirmier de la zone avec ses quelques flacons de pénicilline et d'argyrol. Survenant chez les enfants sous-alimentés, déshydratés, affaiblis, la maladie évoluait sur un terrain propice et faisait des ravages. (Ndione, 1997 : 96-97)

Achille F. Ngoye évoque une autre hécatombe, celle que produit le SIDA en Afrique, continent où les moyens de protection demeurent trop onéreux pour la majorité de la population. "Ces pays", qui "regorgent" pourtant "de richesses", "mis en coupes réglées, endeuillés par des guérillas et des épidémies calamiteuses, interdits de décoller, pataugent" (Ngoye, 1997 : 153).

Ce que les auteurs donnent à voir, c'est la corruption systématisée qui gangrène sinon le continent africain, du moins les pays qui servent de cadre à leurs récits. Pour Kizito, par exemple, le retour dans son Zaïre natal relève du parcours initiatique dans une zone de non droit, dans "un État déliquescent" (id. : 44). À son arrivée à l'aéroport, les douaniers le délestent du pécule destiné aux funérailles de son frère. Il se fait ensuite dérober bagages et papiers. Dans l'obligation d'obtenir un nouveau visa, il se rend à l'Agence Nationale de l'Immigration où il est témoin de la corruption d'un fonctionnaire:

> Des enveloppes épaisses, des passeports débordant de grosses coupures s'agitent dans la louche [des demandeurs de visa]. Le geste sélectif, digne d'un prestidigitateur, le bâfreur écarte l'obole misérable du tiers-monde, représenté par des bouilles afro-asiatiques, mais accepte l'aide au développement du G7 et de ses satellites. En un temps record, de ses poches dépassent les avoirs du jour en devises de la banque nationale. (id.: 50)

Son oncle finit par lui acheter une carte d'identité zaïroise dûment "signée par le maïeur en personne" (id. : 52). Comme le rapporte Peter Thombs, directeur de la SOGA, à Kizito, ce fléau n'épargne pas les institutions judiciaires :

> - Les structures du pays ont implosé à tel point que les gens lésés évitent de saisir les tribunaux. On le sait : les jugements reposent sur les "matabiches", autrement dit les "haricots destinés aux z'enfants", ces bakchichs qui conditionnent les services. (id. : 59)

En fait, si "le crime" "fait florès", c'est parce qu'il est "inspiré par les ténors du régime" (id. : 45). "On n'est pas dans un bled ordinaire" déclare l'oncle de Kizito, "mais dans une chefferie privée aux moeurs et règles à l'opposé du normal. Comment expliquer que des gens violent,

volent, vampirisent tout un peuple, détournent des fonds publics sans être inquiétés, ni poursuivis dans leur retraite ?"(id. : 242).[1]

Au Kalina, le "maréchal-président Pupu Muntu" maintient "sa longue dictature" grâce à la répression, voire l'éradication de toute forme d'opposition (Ngoye, 1996 : 49). Ainsi un massacre d'étudiants est-il dépeint dans *Agence Black Bafoussa* :

> Des sbires du tyran kalinais envahissent de nuit les résidences estudiantines d'une université située dans le sud du pays. Des agents internes les avaient auparavant plongées dans le noir. À l'heure fatale, ils défoncent les portes, surprennent les 'campusards' dans leur sommeil, les liquident. Au poignard. Par strangulation. Un mot de passe leur évite les méprises, d'autant que les suppôts du pouvoir se sont volatilisés. Les homes noyés dans le sang, les hiboux achèvent les agonisants. (id. : 35-36)[2]

Certes le Kalina n'existe que dans la fiction d'Achille F. Ngoye. Cependant le titre de "maréchal-président" et le nom de "Pupu Muntu" ne sont pas sans évoquer l'ancien dictateur du Zaïre, Mobutu (id. : 49). Dans *Sorcellerie à bout portant*, un personnage raconte à Kizito les exactions commises par l'armée dans son village :

> Pour une histoire d'insoumission –un faux prophète qui, dans ses délires messianiques, annonce la fin de la dictature, enjoint ses adeptes à la désobéissance civile et à ne pas raquer l'impôt– les bérets verts quadrillent son fief dans l'arrière-pays. [...] L'armée ratisse la zone rebelle et multiplie les exactions, ce qui amplifie la rogne. Sa retraite localisée, cernée, le gourou tombe entre les mains de la soldatesque. Exécuté, pendu, exposé des jours de suite sur une potence. Ses fidèles mettent les loubés ou se fondent aux villageois, rendant la traque dérisoire. Mais le corps expéditionnaire change de tactique : il égorge, fusille, éventre. Alliant l'utile à l'agréable, il viole, razzie, sème la désolation. (Ngoye, 1997: 157-158)

---

1 « *Chefferie* » signifie maison close.

2 Un « *hihou* » est un tueur à gages commandité par le gouvernement.

"Dire que l'oligarchie croit gouverner alors qu'elle gère un cimetière immense..." conclut ce protagoniste (id. : 75). Entre famines, épidémies, corruption et massacres, le tableau que peint Achille F. Ngoye du Zaïre est tragique – celui du Sénégal brossé par Abasse Ndione l'est à peine moins. À travers leurs écrits, ils montrent que les régimes post-coloniaux sont loin d'avoir exaucer les vœux de leurs citoyens. Mais l'apprentissage de la liberté et de la démocratie reste un processus lent et douloureux ; notre histoire l'a brillamment illustré. Néanmoins le fait que ces romanciers trempent leur plume dans l'encre noire de la dénonciation, voire du combat, représente un véritable souffle d'espoir. Comme disait Jean-Pierre Deloux : "Tant qu'il y aura des paroles de liberté, des raisons de poser des questions, d'interroger le monde, de communiquer avec autrui, de contester et de se révolter, le roman noir continuera d'exister" (Mesplède, 1997 : 34). Ces trois romans noirs francophones africains témoignent de la vivacité d'un genre en perpétuel renouvellement, notamment grâce à l'ouverture à d'autres sociétés et civilisations.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

CARR, John Dickinson (1962) *La Chambre ardente,* traduction de l'américain par Maurice-Bernard Endrèbe, Paris, Le Livre de Poche.
CHESTERTON, Gilbert Keith (1983) "Défense du roman policier", traduction de Alain Garnier, *Autopsies du roman policier,* Paris, Union Générale d'Éditions, 35-42.
CHEVRIER, Jacques (1989) *Littérature nègre,* Paris, Armand Colin.
DUBOIS, Jacques (1996) *Le Roman policier ou la modernité,* Paris, Nathan.
ÉVRARD, Franck (1996) *Lire le roman policier,* Paris, Dunod.
KOUROUMA, Ahmadou (1995) *Les Soleils des indépendances,* Paris, Seuil.
LHOMEAU, Franck (1995) "Les débuts de la Série Noire", 813, *Les Amis de la littérature policière,* 50-51, Paris, 5-80.
MESPLÈDE, Claude (1997) "Littérature contestataire ?", *Les Temps modernes,* 595, Paris, 21-34.
NDIONE, Abasse (1997) *La Vie en spirale,* Paris, Gallimard.
NGOYE, Achille F. (1996) *Agence Black Bafoussa,* Paris, Gallimard.
NGOYE, Achille F. (1997) *Sorcellerie à bout portant,* Paris, Gallimard.
RAABE, Juliette (1970) "Le phénomène Série Noire", *Entretiens sur la paralittérature,* Paris , Plon, 297-312.
RAABE, Juliette (1989) "Le vengeur désenchanté, du western à la Série Noire", *Le Roman policier et ses personnages,* Saint Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 91-106.
SIMONIN, Albert (1953) *Touchez pas au grisbi !,* Paris, Gallimard.
TCHICAYA, Gérard-Félix (1982) *Les Méduses,* Paris, Albin Michel.
TCHICAYA, Gérard-Félix (1987) *Ces Fruits si doux de l'arbre à pain,* Paris, Seghers.
TULARD, Jean (2005) "Van Dine S.S.", *Dictionnaire du roman policier 1841-2005,* Paris, Fayard, 724-726.